

RICORDI

Texte
ITALIA GAETA



théâtre
de la
parole



RICORDI

(souvenir)

GENÈSE DU PROJET

Qui suis-je ? Et toi qui es-tu ?

Comment se définir et par rapport à quoi ou à qui ?

Mon éducation me détermine-t-elle ?

Ma patrie d'origine ?

L'endroit où je suis née ?

L'endroit où je vis ?

Où est ma place dans ce monde,

dans ce pays, dans cette ville, dans cette communauté ?

Je me suis posée très vite toutes ces questions. J'étais une enfant, je portais comme prénom le nom d'un pays et pourtant je vivais dans une autre nation. Je parlais avec mes parents une langue qui n'était pas celle de mon environnement. J'étais une fille au milieu de trois garçons. La fille d'un homme et d'une femme qui un jour ont quitté leur pays, l'Italie, pour des raisons économiques et ont migré en Belgique pour y travailler et y vivre.

Et surtout je me suis souvent demandé : et si mes parents n'étaient jamais partis, que serais-je devenue ? Quel chemin aurait été le mien ?

Si un jour mon père n'avait pas fait sa valise...

Mon père est un migrant. Ce mot résonne dans l'actualité de tant de pays. Et je regarde à la télévision ces hommes, ces femmes, ces enfants, désespérés, en pleine détresse

Et je me dis : mon père aurait-il pu être parmi tous ces hommes au parc Maximilien ? Ayant froid, faim mais avec une volonté terrible de ne pas retourner au pays d'origine, là où la terre est si sèche qu'elle n'offre que la famine.

Mes parents ont essayé le retour au pays...grande désillusion. Ma mère était en Belgique depuis un an, elle avait continuellement peur, elle est devenue si maigre, loin des siens, enfermée dans une sombre maison de mineur et priant toute la journée pour que Dieu préserve son mari. Ils sont repartis en Italie mais là rien n'avait changé, aucun futur possible... le seul chemin à emprunter était celui de l'exil, partir pour survivre.

Enfant, je pense avoir été préservée du racisme ou du rejet à cause de mes origines. Je me souviens pourtant avec beaucoup d'intensité d'une remarque d'une de mes camarades de classe : « ton père est venu manger notre pain », je me souviens de la honte de ma mère quand elle a dû rembourser des bouteilles qu'elle avait fait tomber dans un petit magasin, elle ne savait pas se défendre, elle ne parlait pas la même langue. Je porte encore ces blessures aujourd'hui.

Mes parents étaient des migrants mais moi qui suis-je ? Qui sommes-nous nous les fils et filles de migrants ? À qui jure-t-on fidélité ? Doit-on fuir l'histoire familiale ou la rejoindre ? Que laisse-t-on en héritage à nos enfants, les petits des fils et filles de migrants ? Est-ce un poids ou une richesse ?

Moi j'ai choisi de plonger à corps perdu dans l'histoire de mes parents. J'ai pris la parole pour raconter l'Italie, l'exubérance, la différence. Je suis partie à la recherche des contes traditionnels et des chansons de Naples. Je me suis nourrie de mots et de musique pour faire grandir cette autre partie de moi. « Je suis assise entre deux chaises et moi, ça me va. »

Pour ce spectacle RICORDI, j'ai travaillé mon questionnement sous forme de récit de vie, avec l'espoir que cette histoire puisse rejoindre les souvenirs de chacun dans le public qu'il soit étranger, belge, homme, femme, jeune ou vieux.

J'ai plongé dans les souvenirs, les réinventant parfois. J'ai tracé le chemin emprunté par cet homme qui est mon père. Du petit village napolitain ensoleillé et aride au trou noir des mines en Belgique. J'ai retrouvé la route hachurée de ma mère suivant ses pas. J'ai fouillé dans une valise, une de celles du premier départ de mes parents, j'ai plongé les mains dans des centaines de photos et je me suis amusée à me raconter leur histoire.

Et d'autres questions sont venues. Et le migrant quand il souffre, il souffre comment ?

Et le migrant quand il rit, il rit comment ? Et le migrant, quand il vieillit, il vieillit comment ?

Et le migrant, quand il meurt, il meurt comment ?

Témoin du grand départ de mes parents, j'ai décidé de le raconter aussi. La souffrance, la perte de repères. Ils oublient tout ce qu'ils ont mis tant d'années à acquérir

Et le migrant quand il meurt, qu'est-ce qui reste ? J'ai continué à chercher, observer, comme un détective, j'ai regardé ma fille, je me suis demandé ce qu'elle avait en elle de mes parents. Je l'ai écoutée, observé ses dessins, lu ses textes. Il est là le migrant dans ses traits, dans ses mots, dans ses souvenirs.

J'ai pris le parti d'ouvrir un pan de mon histoire, de faire revivre l'Italie à travers des chants, des danses, des images et de questionner encore et encore.

Finalement c'est qui le migrant ? l'étranger qui quitte son pays parce qu'il a faim, parce qu'il a peur ? l'étranger qui s'installe dans un autre pays pour y vivre ?

N'avons-nous pas tous en nous quels que soient notre nationalité, notre âge et notre histoire un peu de ce migrant ? N'avons-nous pas tous un jour pris une valise pour partir et grandir ailleurs ?

Le spectacle se termine et chacun repart avec cette question : qui suis-je ? Et moi dans ma valise qu'est-ce que j'y mets ?

Ricordi : un spectacle fort, tendre, qui réveille les souvenirs et interroge.

Italia Gaeta





(Chanson sur l'air de *Gigi l'amoroso*. Dalida)

*Je vais vous raconter
 Avant de commencer
 L'histoire d'un p'tit village près de Napoli
 tous les soirs on dansait
 après avoir trimé
 et la fatigue c'est sûr on l'oubliait*

*Et quand il arrivait
 La foule s'écriait*

*Arriva, Gigi l'Amoroso
 Croqueur d'amour, l'oeil de velours comme une caresse
 Gigi l'Amoroso
 Toujours vainqueur, parfois sans coeur
 Mais jamais sans tendresse
 Partout, c'était la fête quand il chantait
 Zaza, luna caprese, o sole mio*

(À Gigi)

Gigi ? c'est toi là-bas dans le noir ?
 Tu es revenu ? déjà ?
 Tu pleures Gigi
 Ça n'a pas été là-bas ?
 c'était pas facile.

(Au public)

Ç''était pas facile !
 mais qu'est-ce qu'il croyait Gigi ?
 C'est vrai, là-bas, Tu n'as plus de famille, plus de patrie, plus d'amis.
 Regarde Gigi, il chante comme un Dieu, toutes les filles le regardent
 Là-bas, c'est Gigi l'immigrato celui qui parle avec l'accent, avec les mains.

(À Gigi)

Gigi tu es Gigi, Giuseppe Santini, le fils de Mauro Santini et Giuseppina Di Guardo, tes parents !

(Au public)

Ses parents, leur histoire c'est aussi un peu la sienne.
 Gigi, c'est un troubadour, la mémoire de tous ceux qui étaient là avant lui.
 Tu sais pourquoi il chante ? Il a peur de tout oublier, de tout laisser tomber pour devenir comme les autres ?
 Mais tout le monde a peur. Qui tu es ? Qui je suis ? Qui tu es ?
 Moi, je raconte pour ne pas oublier.
 Je suis dans mon bureau assise à la table, j'écris le spectacle, je réfléchis.
 Quels moments du passé de mes parents, je vais choisir pour me dire ?
 Ma fille est là dans le bureau assise à mes côtés, elle dessine. Je la regarde discrètement.
 Qu'est-ce que je vais lui laisser comme héritage dans ma valise, elle qui a connu l'exil comme ses grands-parents.

Qui tu es ? Qui je suis ? À 18 ans, je voulais enseigner. Mais pour cela je devais choisir, changer de nationalité. J'ai choisi, je suis devenue belge.
 Une carte d'identité belge, mon prénom et mon nom Italia Gaeta. J'ai tout de suite compris que je ne serai jamais vraiment belge ni plus vraiment tout à fait italienne.

Je suis assise entre deux chaises, et je suis bien.
 Je suis une femme, belge, italienne, fille, mère, je danse, je chante, j'ai mal aux jambes, je suis vieille, j'écris, je lis, je dis, je me dis :
 « Est-ce que je serais capable de tout quitter, une famille, des amis, un pays ?
 Tout quitter pour vivre dans un autre pays, sans en connaître la langue, avec d'autres habitudes de vie, d'autres rites, un travail éreintant, abrutissant ?
 Est-ce que je serais capable de survivre à un exil forcé, de trouver l'endroit où fonder ma nouvelle famille et d'y être heureuse ? Est-ce que moi, j'en serais capable ? »
 Eux, mes parents ils l'ont fait ! Un jour, ils sont partis.

(Chanson : 'O surdato 'nnammurato, 1915)

*Staje luntana da stu core,
 a te volo cu 'o penziero:
 niente voglio e niente spero
 ca tenerte sempe a fianco a me!
 Si' sicura 'e chist'ammore
 comm'i' só' sicuro 'e te...
 Oje vita, oje vita mia...
 oje core 'e chistu core...
 si' stata 'o primmo ammure...
 e 'o primmo e ll'ùrdemo sarraje pe' me!*

(Ma grand-mère)

Ma fille voilà presque un an que tu es partie. Je me souviens encore de ce jour maudit et nécessaire.
 Tu faisais les valises, le petit Michellucce courait entre tes jambes, ton mari vérifiait les papiers avec le dottore Giovanni, les cartes d'identité, les documents de

la commune, l'invitation de ton beau-frère, tu partais en Belgique. Personne ne connaissait ce pays. Mais là-bas ton mari aurait un travail, ton fils apprendrait un bon métier et il deviendrait quelqu'un d'important. Et toi ma fille, tu n'aurais plus faim. Dans la lettre que je viens de recevoir tu me parles de la mine, du froid, de la peur, de ton envie de revenir, de retrouver ta famille et le soleil. Je te l'interdis ! Ici, il n'y a que le désespoir. Tout vaut mieux que ces longs visages émaciés et ces corps épuisés. Tu n'as pas le choix ma fille, serre les dents, serre les poings et bats-toi. Construis ton nid pour accueillir les enfants à venir, force-toi à être heureuse, ce jour viendra. Je te demande juste de ne pas m'oublier. Je sais que jamais nous nous reverrons. Ce jour où tu es partie, je me suis enfermée dans la chambre pour hurler ma douleur. C'est ma chair que j'ai déchirée et si aujourd'hui encore je saigne je sais que tu as pris le bon chemin, le seul possible, celui de l'exil. Je t'aime ma fille plus que ma vie même. Ciao tesoro.
Mamma.

(Chanson : 'O surdato 'nnammurato, 1915)

*Quanta notte nun te veco,
nun te sento 'int'a sti bbracce,
nun te vaso chesta faccia,
nun t'astregno forte 'mbraccio a me?!
Ma, scetánnome 'a sti suonne,
mme faje chiagnere pe' te...
Oje vita, oje vita mia...
oje core 'e chistu core...
si' stata 'o primmo ammore...
e 'o primmo e ll'ùrdemo sarraje pe' me!*

(Au public)

Dans mon bureau, il y a vraiment une valise grise cartonnée, celle du premier départ, du premier voyage, une de celles que mon père a remplie. Elle est toute cabossée, toute déglinguée, toute pleine d'histoires et de photos. C'est mon héritage.

Dans cette valise, il y a une seule photo de la vie de mes parents en Italie. Ils sont jeunes, il a 18 ans, elle 17. Ils sont l'un à côté de l'autre. Il pose le bras sur son épaule, un sourire sur les lèvres. Elle regarde très sérieusement l'objectif. Ils se touchent à peine mais je sais qu'ils sont très amoureux. Ils posent au milieu d'un champ en Italie.

Et je me rappelle la première fois que je découvre leur pays l'Italie. J'ai 5 ans. Je prends le train à Mons. Un train *Wasteel* avec des wagons à n'en plus finir, mis en place exprès pour nous les Italiens, dit maman. Et sur le quai il n'y a que ça, ils crient, ils pleurent, ils hurlent, ils rient, et il y a des mains partout.

Moi, je suis déjà dans le train, je cherche notre compartiment. J'ai trouvé : 8 places, une pour maman, papa, moi, mon frère, mon frère, mon frère, un homme et une femme et leur bébé. Il a l'air tout doux, il dort en souriant.

Le monsieur aide papa à mettre les valises sur nos têtes. Elles sont pleines à craquer de paquets de café pour les soeurs de maman, de grosses plaques de chocolat côte d'or pour les cousins, d'alcool pour mon grand-père, de torchons et d'essuies de cuisine pour les tantes et de cartouches de cigarettes pour les beaux-frères. Je ne me souviens même plus où on met nos vêtements. En tout cas l'argent : oui ! Serré contre la poitrine de maman dans un petit sac cousu dans son soutien-gorge au-dessus des passeports. Heureusement, maman elle a un grand cœur.

Le train démarre. Je suis contente, on n'a jamais passé autant de temps tous les 6 ensemble. D'abord, on joue aux cartes : scopa, l'as qui prend tout ! Et quand on passe dans les tunnels, tout le monde fait semblant d'avoir peur et crie mais moi j'ai vraiment peur. Et si la lumière ne revenait jamais.

C'est l'heure des repas. Au début on dévore tout ce que maman a préparé : des boulettes, du riz froid, des aubergines et des courgettes frites, du fromage, du saucisson, des tomates mozzarella, des salades de pâtes. Quand il n'y a plus rien, c'est le tour des saucisses zwan. Dans le train, il y a toujours une boîte ouverte sur

la tablette et maman dit qu'on doit en manger avec parcimonie. Elle a découvert ce mot hier à la télévision et depuis elle n'arrête pas de l'utiliser.

(Maman)

« Parcimonia »

(Au public)

J'ai une saucisse entre les doigts et je la grignote lentement. Mais en fait, on a fait un concours avec mes frères, c'est à celui qui mangera le plus de saucisses zwan sans que maman s'en aperçoive. Papa participe aussi. Mais lui il triche ! Quand on passe dans le tunnel, il fourre toute la boîte dans la bouche.

(À papa)

Papa, tu exagères !

(Au public)

Moi, je fais semblant d'être fâchée. Mais c'est pas vrai. Mon papa, c'est mon héros ! Et les heures passent...passent et je trépasse. Le bébé s'est réveillé et il hurle. Je comprends ce qu'il dit dans son regard. Ça pue ! C'est vrai ! La chaleur moite des voitures, sans oublier les odeurs de chaussettes de moins en moins fraîches, le fromage, le thon, la transpiration et le parfum des toilettes bouchées.

Et pas moyen de dormir. Pas de couchettes !

Je suis la plus petite de la famille alors j'ai la permission de mettre la tête sur les genoux de maman. Mais comment allonger les jambes ? Il y a des corps partout. Et puis tout me réveille : les portes qui s'ouvrent dans le couloir, les hommes qui vont fumer, papa qui ronfle, mes frères qui se disputent, le train qui freine et les douaniers « Rien à déclarer ? ». « Rien à déclarer ? ». « Rien à déclarer ? ».

Oui ! Je veux sortir !

Un jour et une nuit pour arriver jusqu'à Naples, et un jour de plus pour descendre jusqu'en Sicile. Et si le train ne s'arrêtait jamais.

Le pire, c'est à Rome. Il reste 3 heures de voyage. On reçoit chacun un savon et un gant de toilettes pour se laver dans les toilettes pourries. Maman vient avec moi, elle me met une nouvelle robe : blanche ! Je ne peux pas me salir. Je grimpe sur la tablette, je passe la tête par la fenêtre ouverte et je hurle pendant 3 heures : je veux sortir !

Naples, je suis sur le quai mais dans mon corps encore des vagues. Le monsieur aide papa à descendre les valises et il remonte dans le train il va jusqu'en Sicile : courage bébé !

Papa embrasse un moustachu.

(À maman)

Chi è mama ?

(Maman)

E o zio tuo. C'est ton oncle.

(Au public)

Mon oncle et là à côté de lui son fils, mon cousin. Il a l'air gentil.

On se dirige vers la voiture. Zio a emprunté la voiture du frère du cousin de la nièce du père de l'oncle du parrain de la voisine du beau-frère de ma tante, enfin c'est ce que maman m'a dit. Heu, je crois.

Une fiat 500 : comment faire pour entrer ? Nous, nos bagages, la Fiat ! Dans le coffre les sacs, mes trois frères couchés dessus. Mon père est devant à côté de Zio, sur ses genoux le reste des sacs. Maman est à l'arrière, à côté d'elle toutes les valises. Moi je suis aux pieds de maman, je donne la main à mon cousin. La voiture démarre. J'ai la nausée. Stop.

Premier arrêt, on dépose la voiture chez le parrain de l'arrière grand-oncle par alliance du petit cousin de la grand-tante du neveu du voisin de ma tante, enfin je crois.

Je reçois un grand verre d'eau fraîche. À côté de moi, une caisse de tomates toutes chaudes de soleil.

(Maman)

Jamme vogliò bberè e' mie sorèll.

(Au public)

Maman s'impatiente, elle veut voir ses sœurs. On traverse le village et les gens sont fous. Tout le monde se jette sur maman et papa.

(Les villageois)

Et tu t'es coupé les cheveux, tu as maigri, tu es tout blanc... et où sont les enfants ?

(Au public)

Je m'enfuis et je rejoins maman derrière un muret. Mon père et mes frères sont là aussi.

Et là je reçois ma première leçon de comédie.

Maman m'envoie dans le jardin de sa soeur, je dois faire semblant que je veux acheter des fleurs.

(Maman)

Buongiorno signora voglio dei fiori per favore.

(À maman)

Maman, je ne veux pas. Moi je ne parle pas bien italien.

(Au public)

Je suis poussée par mes frères. Je m'avance et je les entends rire derrière le mur. Je vois une petite dame courbée. Elle se retourne. Ma tante ! Elle a les mêmes yeux que maman mais elle n'a pas l'air commode.

(À ma tante)

Bonjour madama des fleurs. Por favor. Gracias !

(Au public)

Ma tante se fâche.

« Maman ! »

Ils me rejoignent tous. Maman et ma tante pleurent, moi aussi je ne sais pas pourquoi mais c'est trop d'émotion. Papa me prend dans ses bras pour me consoler. Si haut que je touche presque le ciel, un parfum m'envahit, une odeur puissante et je vois le champ de fleurs au loin, c'est comme une grande peinture, il y a des taches différentes par centaines et le soleil les fait briller. Les bourdons sur les fleurs comme une musique, je frissonne tellement c'est beau !

La cour se remplit : ils sont tous là, des oncles, des tantes, des frères, des soeurs, des cousins, des cousines, des neveux, des nièces. C'est ma famille. Ils sont tous pieds nus, le visage ridé par le soleil et un sourire éblouissant. Ils se réunissent autour de nous comme pour rattraper tout ce temps passé loin les uns des autres. On se raconte tout ce qu'on a raté : des mariages, des naissances, des baptêmes, des communions, des maladies, la peur, la mort, les joies... tout ce temps à essayer de ne pas s'oublier.

Les pastèques sont jetés sur le sol et les morceaux sont distribués, je suis assise sur la terre brûlante, je mords à pleine dent, le jus coule sur ma robe qui devient rose et toute collante. On crache les pépins par terre et on rit fort. C'est le paradis pour moi, j'ai 5 ans et je suis au paradis. Et je ne comprends pas, pourquoi papa il a laissé tout cela ? Pourquoi il a quitté le soleil pour le trou noir des mines ?

(À papa)

Pourquoi papa ?

(Au public)

Il me prend par la main et il marche. On s'éloigne de maman, de mes trois frères, des rires et des chants. Il marche longtemps, jusqu'au cimetière. Un vieux cimetière si décrépi, j'ai peur qu'il s'écroule.

(À papa)

J'ai peur papa.

(Au public)

Il serre ma main plus fort.
On descend 4 marches d'escalier et on se retrouve dans une grande cave humide. Il fait sombre. Sur les murs, des tiroirs. Sur chaque tiroir, une photo avec un nom et un prénom, un petit pot de fleurs et une lumière comme une bougie allumée.

(À papa)

C'est quoi papa les tiroirs ?

(Papa)

Song e' nostrè muortè, Ida.

(Au public)

Des morts dans des tiroirs, mais ils sont fous les Italiens.
Les fleurs et les bougies sont fausses, c'est moche.
Je me rapproche de papa.
Il se promène dans la cave, il regarde les photos, sourit parfois, il hoche la tête.
Il s'arrête devant un tiroir, une femme avec un large front.

(Papa)

E a nonna tua- c'est ta grand-mère.

(Au public)

C'est là que repose la maman de maman. Celle dont je porte le prénom.
Papa fait un signe de croix, une petite prière.
Moi je veux faire comme lui mais je ne connais pas beaucoup de mots italiens.
Alors je fais comme je peux.

(À papa)

Mozarella, pizza tienne, o prosciuto amen.

(Au public)

Papa continue à déambuler au milieu des tiroirs fleuris. Il s'arrête brusquement, il fixe un tiroir à secret et sa main dans la mienne si petite tout à coup. Il regarde une photo, un homme avec de longues moustaches.

(À papa)

C'est qui papa ?

(Papa)

E o' pàtemò.

(À papa)

C'est ton papa ? Mais tu ne m'as jamais parlé de ton papa, papa.

(Au public)

Pas de signe de croix pas de prière ! Juste ses yeux qui se remplissent de larmes.
On quitte la cave, 4 marches et on retrouve la lumière du soleil. Papa m'assied sur une pierre tombale, il se met à mes côtés et il me parle.

(Papa)

Quand je me suis marié avec mama, je n'avais rien dans les poches. On était si pauvres. On ne mangeait pas tous les jours. Je travaillais quelques heures dans une carrière de pierres, on avait loué une petite maison avec des trous dans le toit et une terre sèche, aride tout autour. Mais on s'aimait on était heureux. Puis le ventre de mama est devenu rond, ton frère était dedans.

J'ai perdu mon travail à la carrière de pierres. Les trous dans le toit sont devenus plus grands. Alors j'ai essayé de travailler la terre autour de notre petite maison mais rien. Tu vois, Ita le soleil c'est beau, il réchauffe mais il tue aussi, il rend la terre sèche et aride. Je n'avais plus rien pour nous nourrir et pour le petit qui allait venir. J'avais honte.

J'ai demandé à mon père de labourer le petit bout de terre qu'il gardait pour lui, je voulais juste y planter des tomates, des haricots, de quoi manger. Mais il m'a dit non. C'était mon père et il m'a dit non. J'avais faim, ma femme aussi et il m'a dit non. Je ne lui ai pas répondu, je l'ai regardé longtemps et je ne l'ai plus jamais revu. Tu vois Ita La belle Italie, c'était devenu l'enfer pour nous et je ne voulais pas qu'elle devienne notre cercueil.

(Au public)

Mon père frissonne si fort en disant ces mots que je me jette dans ses bras.

(À papa)

Ne tombe pas papa, je suis là.

(Au public)

Ses mains sont froides et ses yeux retiennent des larmes de fureur, je crois.

Alors je l'imagine facilement

Je le vois dans le champ de son père, il se remplit les yeux de son pays

Debout, droit, fier, il regarde l'horizon, la terre, la maison de son père, il parcourt les rues du village, il contemple les vieux devant la porte, le linge qui pend, les enfants qui jouent en haillons dans les ruelles, les gens qui crient. Il se remplit

les poumons du parfum de son village. Il emporte toutes les images avec lui, les odeurs et les bruits. Sa colère et son chagrin aussi.

Je le vois, il plonge les mains dans cette terre maudite mouillée de ses larmes, il porte ce terreau jusqu'aux narines, jusqu'aux lèvres pour le goûter et se saouler de plaisir et de douleur.

Je le vois, il montre le poing, jure et pleure sa détresse. Et il sanglote comme un enfant abandonné.

Partir, fuir la misère, partir pour nous, pour moi, partir.

La terre qui l'accueille est bien différente, froide et obscure.

Plus d'horizon juste un trou rempli de charbon.

Le visage de mon père se ride si vite dans chacune de ses rides un peu de ce fleuve noir qui grignote chaque jour ses poumons.

Mais mon père est heureux. Son amour est là près de lui, elle n'a plus faim, elle rit même et son ventre s'arrondit 4 fois.

Quand les journées sont dures, quand mon père est épuisé, ébranlé par un accident, quand la mine devient menaçante ou meurtrière, papa s'évade. Il prend maman dans ses bras et ils nous racontent tous les deux leur Italie par petites bouchées savoureuses, l'Italie de leur souvenir, celle qu'ils ne retrouveront plus jamais. Ricordi.

(Chanson : Simmo 'e Napule paisà, 1944)

*Tarantella, facennoce 'e cunte,
nun vale cchiù a niente*

'o ppassato a penzà...

Quanno nun ce stanno 'e tramme,

na carrozza è sempe pronta

n'ata a ll'angolo sta già:

Tarantella, facennoce 'e cunte,

nun vale cchiù a niente

«'o ppeccomme e 'o ppeccché...»

*Basta ca ce sta 'o sole,
ca c'è rimasto 'o mare,
na nènna a core a core,
na canzone pe' cantá...
Chi ha avuto, ha avuto, ha avuto...
chi ha dato, ha dato, ha dato...
scurdámmoce 'o ppassato,
simmo 'e Napule paisá!...
Tarantella, si 'o munno è na rota,
pigliammo 'o minuto che sta pe passa
Dice buono 'o mutto antico:
Ccá se scontano 'e peccate...
ogge a te... dimane a me!
Tarantella, si 'o munno è na rota
Chi saglie e saglute chi sta pe cadè*

*Basta ca ce sta 'o sole,
ca c'è rimasto 'o mare,
na nènna a core a core,
na canzone pe' cantá...
Chi ha avuto, ha avuto, ha avuto...
chi ha dato, ha dato, ha dato...
scurdámmoce 'o ppassato,
simmo 'e Napule paisá!...*

(Au public)

*Celui qui a reçu, a reçu,
celui qui a donné, a donné,
oublions le passé,
nous sommes tous napolitains.*

Enfin tous, moi, je parle napolitain avec l'accent belge et j'emploie même des mots de vocabulaire qui n'existent plus aujourd'hui à Naples, un peu branlant mon héritage.

Je suis dans le bureau et j'écris le spectacle, je m'interroge, je replonge dans le passé, je me souviens, j'invente parfois, je pleure, je ris. J'enquête, je suis comme un vrai détective Sherlock Italia ou plutôt Montalbano, Ricciardi, Camilleri. Dans la valise déglinguée du bureau, j'ai déposé les premiers vêtements de ma fille, des vêtements d'un autre là-bas, les preuves de son exil. Ma fille aux yeux bridés, sa carte d'identité belge et nos discussions en napolitain. Ma fille est là dans le bureau à mes côtés, elle dessine.

(À ma fille)

Tu te rappelles notre voyage en Italie ?
Tu te souviens de la grande fête donnée en ton honneur ?
Une petite fille chinoise dans un village napolitain cela se fête !

(Au public)

Nous sommes toutes les deux dans la ruelle face à la maison de papa et je suis bouleversée. Tout est dans un état déplorable, délabré et en plus les habitations ont été divisées en plusieurs logements loués à des étrangers venus s'installer dans le pays. Quand j'essaie de savoir d'où ils viennent, personne ne peut me répondre « on ne sait pas ». Dans le village, on les appelle les autres. Pendant un soir de fête dans le village, je parle à une femme des autres, ma tante met fin brusquement à la conversation et m'éloigne de force. Je n'ai rien compris.

(Ma tante)

Les autres n'ont pas d'éducation et il faut s'en méfier !

(Au public)

Je pense à toi papa.

Et qui sommes-nous toutes les deux pour ce village ? Moi la femme célibataire, professeur de français qui parle napolitain avec l'accent belge et sa fille japonaise belge ou chinoise personne ne sait vraiment. Qui sommes-nous pour ce village sinon des autres ?

(À ma fille)

Tu te rappelles ? À 12 ans, tu décides de rapporter à l'école le témoignage d'un ancien mineur de fond.

(Au public)

Le témoin est là dans le salon assis dans son fauteuil, celui recouvert d'un velours fleuri, avec le napperon beige sur l'appui-tête pour le protéger. Le fauteuil est infâme, inconfortable mais c'est toujours là qu'il s'assied.

Elle, elle est sur le divan, à ses côtés : le divan velours brun côtelé, à peine plus confortable que le fauteuil et il remplit tout le salon. Heureusement ce jour-là, le soleil rentre par la fenêtre et éclaire toute la scène.

Elle, c'est la grand-mère de ma fille, mami. Lui, c'est le grand-père de ma fille, c'est nonno. Il a 82 ans. Elle et lui ils ont vécu plus longtemps en Belgique qu'en Italie. Papa est né en 1927, il est venu en Belgique en 1952. Il a vécu 25 ans en Italie et 57 ans en Belgique, maman, elle a vécu 62 ans en Belgique. Ils se sont installés ici avec des idées de là-bas. Ils étaient de là-bas et pourtant d'ici. Ils sont assis entre deux chaises. Papa, il a même fait partie de l'histoire du pays : « l'exploitation minière du charbon en Belgique ».

Aujourd'hui, il vacille sur ses jambes, il tremble et il flotte dans son pantalon devenu trop large. Depuis des mois, elle prend soin de lui. Elle l'habille, le lave, essaie de le nourrir mais le feu s'éteint dans ses yeux chaque jour un peu plus. Elle veut vaincre l'autre, la sournoise, celle qui attend, celle qui sait que bientôt elle pourra lui enlever son amour pour toujours. Salope ! Stronza !

(Ma fille)

Maman, tu tiens la caméra, hein ! Moi, je lis ma liste de questions.
À quel âge êtes-vous descendu dans la mine ?

(À maman)

Mami qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu passes devant la caméra ? Tu veux une pomme ? Prends-là, tu la manges et on recommence. Bon mami tu t'assieds et quand on te parle, ne regarde pas le plafond, regarde la caméra d'accord ? Et tu restes assise.

(Ma fille)

À quel âge êtes-vous descendu dans la mine ?

(À maman)

Mami qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu passes devant la caméra ? Un verre d'eau ?
Juste maintenant ?
Mami, ton médicament ?
Mami, une banane ?
Mami un gilet ?

(Au public)

Après 5 essais, j'abandonne et je filme en continu.

Papa, lui est assis sur la chaise et il attend les questions calmement. Lui, il regarde bien la caméra en face, peut-être même un peu trop. Il me trouble, ses yeux c'est comme s'ils me dévoilaient son âme, quand il oublie, s'il ne comprend pas, s'il ne sait plus parler en français, s'il n'entend pas...il regarde la caméra les yeux grands ouverts sans un mot et moi j'ai mal. Il est où mon papa si fort, celui qui faisait peur à tout le monde, l'homme impressionnant, beau et élégant, mon héros ? Je regarde ma fille.

(À ma fille)

Pose ta question. Je filme. Attention.

(Ma fille)

À quel âge êtes-vous descendu dans la mine ?

(À papa)

50 ans mais qu'est-ce que tu racontes papa ? À 5 mètres sous terre. Mais tu dis n'importe quoi. Moi je la connais ton histoire. Tu me l'as raconté tant et tant de fois.

(Au public)

Papa ne sait plus ce qu'il dit, il s'embrouille dans les chiffres, dans les dates.

Lea s'assied à côté de sa mami, elles jouent à deux et le film devient un duo entre papa et moi. Je le pousse à dire, à se rappeler, les mots dans ma bouche se bousculent français ou napolitain. Je parle avec les mains, je chante, je danse, tout pourvu que les souvenirs reviennent.

J'essaie de ne pas m'attarder sur ses yeux mais parfois son regard m'attrape. Les yeux de papa se remplissent de larmes quand il parle de son frère, de ses amis partis trop tôt. Papa, c'est une fontaine endormie qui s'éveille et chaque ride une source d'eau. Il s'émeut vite maintenant et ses larmes sont toujours un supplice pour moi.

(À papa)

Pleure pas papa. Je te promets ça ira. Pleure pas.

Allez papa, tu descendais à 1000 m sous terre tu te rappelles ? Tu avais 25 ans. Tu travaillais dans un trou comme un cercueil et le charbon tombait sur toi. Au bout du tunnel, tu mangeais tes tartines pleines de charbon et de l'autre côté tu faisais pipi. Tu te rappelles ? Oui l'Héribut, c'est ça papa, c'est là que tu travaillais. Qu'est-ce que tu me montres papa ? Ta peau tatouée de charbon, tes blessures de guerre comme tu les appelles.

(Au public)

Je filme, j'ai une mission très importante. Ne rien laisser échapper, il faut que le témoignage soit le plus complet possible. Je veux que ce film soit une trace pour les jeunes générations, de tous ces hommes descendus 1000 m sous terre pour vivre dans le noir et la poussière. Huit heures par jour. Pour apporter la chaleur dans les foyers belges.

Mais en réalité...c'est de toi papa que je veux laisser l'empreinte, c'est toi que je ne veux pas qu'on oublie, c'est pour toi que je veux crier au monde JE SUIS FIÈRE. Mon papa c'est mon héros !

Le film se termine, je suis désorientée, je ne suis pas la seule. Tout le monde salue la caméra même mami. Ma fille a apporté le film à l'école, les enfants ont regardé, ils ont ri des bêtises de mami. Ils n'ont pas tout compris mais c'était bien !

Quelques mois plus tard, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre, 6 en tout, le personnage principal du film, monsieur nonno, quitte la scène définitivement. Clap de fin !

J'ai mis des années à revoir ces images.

Tout ce que papa dit, finalement ce n'est pas important. Ce que je garde bien vivant dans mes souvenirs, c'est son regard, ses yeux embués, sa bouche ouverte, ses longues mains, sa peau tatouée et sa voix pour m'appeler... Ida... Ida....

(Papa)

Ida tu sais tout le monde il avait peur.

(Au public)

Au revoir papa. Allez tout le monde dit au revoir. Mami !

Maman ! Les mères napolitaines c'est quand même toute une histoire !

J'ai trouvé une chanson qui explique comment les mamans donnent naissance à leur fille. En Belgique, les garçons naissent dans les choux et les filles dans les roses. À Naples, les roses, on leur coupe la tête.

Pour que leurs filles aient la peau belle, les mama napolitaines se baignent dans du lait parfumé de 100 têtes de roses. Et pour qu'elles aient une bouche belle douce et sensuelle, les mères napolitaines mangent un panier tout rempli de fraises du jardin, pommes sucre et cannelle et les voilà toutes belles. Ce n'est pas une recette de sorcière mais bien de la mama napoletana !

(Chanson : Comme facette mammeta, 1906)

*Quanno mámmeta t'ha fatta,
quanno mámmeta t'ha fatta...
Vuó' sapé comme facette?
vuó' sapé comme facette?...
Pe' 'mpastá sti ccarne belle,
pe' 'mpastá sti ccarne belle...
Tutto chello ca mettette?
tutto chello ca mettette?...*

*Ciento rose 'ncappucciate,
dint»a mártula mmescate...
Latte, rose, rose e latte,
te facette 'ncopp»o fatto!...
Nun c'è bisogno 'a zingara
p'andiviná, Cuncè'...
Comme t'ha fatto mámmeta,
'o ssaccio meglio 'e te!...*

*E pe' fá 'sta vocca bella,
e pe' fá 'sta vocca bella...
Nun servette 'a stessa dose,
nun servette 'a stessa dose...
Vuó' sapé che nce mettette?
Vuó' sapé che nce mettette?...
mo te dico tuttecosa...
mo te dico tuttecosa:*

*nu panaro chino, chino,
tutt»e fravule 'e ciardino...
Mèle, zuccaro e cannella:
te 'mpastaje 'sta vocca bella...
Nun c'è bisogno 'a zingara
p'andiviná, Cuncè'...
Comme t'ha fatto mámmeta,
'o ssaccio meglio 'e te...*

(Au public)

*Rosa, rosa rosam
rosae rosae rosas
rosarum rosis rosis*

Je passe le week-end chez mes parents enfin chez maman.

Je jette un coup d'oeil par la porte entrouverte de la salle de bain. Maman est assise sur une chaise. Devant elle, ma fille une longue règle à la main, un papier collé sur la porte, un tableau de déclinaison latine. Ma fille apprend le latin à maman. Pauvre maman !

Depuis que papa est parti, maman a peur de tout. Elle n'ose plus sortir seule, sauf pour l'Église ou le cimetière. Elle dit qu'elle a mal partout.

(Maman)

Me fannò malè e' gambè, a' capa e a' pansà...

(Au public)

Elle se sent perdue sans papa. Ils se sont connus toute leur vie. Il avait un an quand elle est née, il était là à ses côtés, il ne l'a plus quittée et il a toujours été son amoureux. Enfin, un jour il a eu peur quand même.

Elle a 16 ans. Elle est belle, ses longs cheveux noirs bouclés encadrent son visage doré par le soleil. Elle est pieds nus, sa robe usée moule son corps aux formes

harmonieuses. Elle a tout ce qu'il faut là où il faut. Quelle chance ! Elle traîne dans la rue avec ses amies, elles ont faim. Mon père est là à quelques pas d'elle. Il la regarde de loin. Ils se sont disputés la veille.

(Maman)

Nun si cchiu o' mie annammurato. (Tu n'es plus mon amoureux).

(Papa)

Addèss te accìrere. (Je vais te tuer.)

(Au public)

On est à Naples !

Des soldats américains ont « libéré » le village le matin même.

Papa, il a toujours dit : « Enfin libéré, Ita. Avant, on était pauvres, on avait faim.

Après on avait faim et on était pauvres. Moi, j'ai pas vu la différence. »

Je n'ai jamais su si c'était vrai ou si la rancœur le faisait parler ainsi.

Dans le village, les soldats donnent des bonbons aux enfants. L'un d'entre eux semble fasciné par maman. Il la regarde la bouche ouverte. Elle rougit et rit bêtement avec ses amies. Mon père est tout rouge de colère, lui. Le jeune soldat s'avance vers elle et il lui parle. Elle ne comprend rien. Mon père approche pour mieux entendre. Le soldat donne du chocolat et des chewing-gum à la chlorophylle à maman.

Les amies de maman sont comme au cinéma. Elles sont assises sur un banc et regardent le film : comédie romantique ou dramatique, rien n'est encore décidé ! Le soldat montre à maman comment mâcher le chewing-gum. Pour être polie, elle le mange ! Il lui sourit et il lui fait comprendre avec les mains qu'elle est jolie. « Grazie », maman minaude et elle ne quitte pas du coin des yeux papa qui s'étouffe de colère.

L'américain veut prendre la main de maman. Pour papa c'est la fin du monde, les larmes lui montent aux yeux il prend une grosse pierre et la jette sur le muret où est assis le soldat et il tourne le dos... pour disparaître à jamais.

Moi je cours de l'un à l'autre pour les convaincre de se retrouver, de s'aimer, il faut absolument que je naisse un jour.

(À maman et à papa)

Maman, l'américain, il est moche et petit. Tu as envie d'aller vivre à Nouve York et de mâcher de l'herbe chaude tous les jours ?

Papa, tu sais bien que maman, elle fait cela exprès pour t'embêter. Ne pars pas.

Maman, regarde comme papa est beau.

Papa, pense à nous.

Mais tout le monde s'en fout de nous.

Papa, tu as peur ou quoi ? Oui c'est ça papa, redresse-toi. Gonfle les muscles que tu n'as pas. Regarde-la.

Maman, retourne-toi.

(Au public)

Maman repousse le soldat. Il se retrouve le cul par terre et maman ne rit plus. Elle lui jette tout le chocolat sur la tête.

Elle court vers papa, le rattrape et ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Acte II Scène 23. Fin. Ouf j'ai eu peur.

Il n'avait aucune chance o'mericcano. Papa était beau comme un acteur de cinéma, un peu maigre c'est vrai, les yeux cernés, mais tellement ténébreux.

Bye bye o'mericcano.

(Chanson : *Tu vuo' fa' l'americano*, 1956)

Tu vuo' fa' ll'americano

Mericano, mericano

Sient'a mme chi t' 'o ffa fa'?

*Tu vuoi vivere alla moda,
 Ma se bevi «whisky and soda»
 Po' te siente 'e disturba'
 Tu abball' o' rocchenroll
 Tu giochi a baisiboll
 Ma e solde p' e' Ccamel
 Chi te li da
 La borsetta di mamma'
 Tu vuo' fa' ll'americano
 Mericano, mericano
 Ma si' nato in Italy
 Sient' a mme, nun ce sta niente 'a fa'
 Ok, napulitan
 Tu vuo' fa' ll'american*

(Au public)

Papa, c'était son meilleur ami, son confident, son amant, son mari.

Rosa, rosa, rosam

Depuis qu'il est parti, maman s'habille de noir, elle ne met plus de bijoux juste deux alliances, la sienne et la sienne. Elle ne se regarde plus dans le miroir.

(Maman)

Nun aggia cchiu esserè bellà ppe niscune.

(Au public)

Plus belle pour personne. Plus de parfum, plus de mots, plus de regard juste une bouche qui ne sert qu'à avaler. Elle dévore maman. Sucré, salé tout y passe. Cela dure un temps et puis ce plaisir là aussi disparaît.

Rosae, rosae, rosas

Elle ne comprend plus vraiment quand on parle. Les mots en français lui échappent et ses oreilles se bouchent devant nos phrases napolitaines. Elle s'est cloîtrée dans sa maison grotte et elle attend. Et nous, on ne compte pas ! En tout cas, on ne fait pas le poids face à lui et face à l'absence.

Son corps se plie et se déplie, sa peau tressaille de frissons d'angoisse. Elle se ratatine de jour en jour, de plus en plus souvent perdue dans les limbes de ses souvenirs, ricordi.

Rosarum, rosis, rosis

Je n'arrive plus à croiser son regard. Maman tu sais qui je suis ? C'est ma fille près de moi, ta petite fille chinoise. Mais ses yeux nous traversent vide de vie. Rien. Plus rien ne l'atteint, plus rien ne l'intéresse de ma vie. Elle qui était la mamma, à toujours vouloir savoir ce que je faisais, où j'allais et avec qui.

(Maman)

Et quand est-ce que tu vas le trouver le mari, Ita ? T'es rentrée à quelle heure hier ? Ita pourquoi t'es pas venue samedi ? Avec qui tu vas manger demain ? T'as mis quelle robe pour ton entretien ? Ita tu fais quoi ? Ita ? Ita ?

(Au public)

Elle à qui j'ai appris à dire ma chérie, à aimer les croque-monsieur à la poêle, le chou-fleur au gratin et le stoemp aux carottes. Une vraie italienne !

Ses lèvres à présent s'ouvrent avec peine, elle a du mal à avaler.... On n'est plus que des ombres dans cette maison devenue si triste.

Je suis dans la cuisine. Je regarde maman dans la salle à manger. Elle trottine autour de la table, elle marche sans s'arrêter. Juste un infime instant devant la photo de papa mais elle ne relève même pas la tête. Elle se tient aux chaises et elle marche. Ma fille la dépasse. Maman s'arrête, elle se redresse. Ma fille se retourne. Elles se regardent mais vraiment : la petite et la grande, la vieille et la jeune. Moment intense et vibrant. J'en tremble. La bouche de ma mère frémit, ses lèvres soufflent

ROSAM. Dernier message d'amour avant de sombrer dans le monde de l'oubli.

Je suis aux urgences avec maman. On attend. Mon frère piétine d'impatience, ma fille ne veut pas me quitter. On se relaie auprès de maman. Je lui lâche les mains, mon frère prend ma place, il lui caresse le visage. Cela dure des heures. Elle est toute petite sur ce lit, un rideau la sépare des autres malades. Je les entends, les pleurs, les cris. Alors pour oublier, je chante.

(À maman)

Carmè', quando te veco. Tu connais maman ?
Le piume al vento lucende e nere. Et ça ?
Avanti popolo alla riscossa. Et ça ?

(Au public)

Maman ne se rappelle de rien mais je m'en fous, je chante. Avec un accent belge, je ne me souviens plus des paroles alors j'invente mais je chante, je chante, je chante.

(Chanson : *Bella ciao*, début XX^e siècle)

*Alla mattina appena alzata
O bella ciao, bella ciao, bella ciao, ciao ciao
Alla mattina appena alzata
in risaia mi tocca andar.*

*E fra gli insetti e le zanzare
O bella ciao...
E fra gli insetti e le zanzare
Un duro lavoro mi tocca far.*

(Au public)

Cette nuit-là, j'ai fait un rêve éveillé. Papa est allé à l'hôpital. Il a très vite trouvé la chambre de maman. Il s'est installé sur la chaise, le visage illuminé d'un sourire à faire péter la fenêtre. Il a attendu patiemment toute la nuit et le jour d'après. Pour

ne pas effrayer les autres patients de l'étage, pour ne pas qu'ils comprennent qu'il venait de très loin, il a revêtu la blouse de l'hôpital, blanche avec des losanges bleus et une cordelette là derrière le cou. Il s'est mêlé à eux comme s'il était un malade lui aussi. Personne n'a rien remarqué, même pas les infirmières. Elle, son amour, elle se préparait doucement.

(Chanson : *Bella ciao*, début XX^e siècle)

*O mamma mia, o che tormento!
O bella ciao...
O mamma mia, o che tormento
io ti invoco ogni doman.*

(Au public)

Bella ciao, au revoir la belle. C'est la chanson que j'ai mis à l'enterrement de maman.

La chanson parle des travailleuses en Italie dans la plaine du Pô. Elles désherbaient les rizières et elles repiquaient le riz. Les rizières de riz, comme d'où vient ma fille mais elle, de tellement plus loin. Elle est à mes côtés dans le bureau. Non elle ne dessine pas, elle écrit. Elle aime bien cela aussi.

Elle imagine des nouvelles, des poésies, elle écrit sur ses grands-parents et puis elle laisse traîner ses textes un peu partout dans la maison comme cela je les découvre et je les lis. Sur le frigo, sur la table du salon, dans la poche de mon manteau. Ce texte-ci, Je l'ai trouvé dans le bureau, sur la valise déglinguée. C'est une lettre, elle l'a écrite comme si elle avait 8 ans.

*« Chère Maman,
Je suis devant l'école. Les portes et les lumières sont éteintes. Il n'y a plus un bruit juste la pluie qui ruisselle. J'ai apporté le gâteau que tu as fait avec le moule des voisins, celui en forme d'ours. Mes amis ont tout mangé. Ils ont dit que c'était très bon. Ils ont dit aussi que je ne te ressemblais pas, je suis différente. C'est vrai, je n'ai pas les cheveux aussi éblouissants que toi. Ils*

ressemblent plus à du charbon, la teinte sombre que l'on trouve dans les mines, ces endroits lugubres qui puent la sueur et le désespoir. C'est vrai, j'ai les yeux en amande. Et alors ?

Je repense souvent à ce que tu me dis. « Tu fais partie de moi. Même si je ne t'ai pas portée dans mon ventre, je t'ai portée dans mon cœur, pendant dix-huit mois. »

Dix-huit mois c'est long quand même non ? C'est que je dois être importante.

Alors même s'il pleut sur mes cheveux de charbon, sur mon sac où traîne un dernier morceau de gâteau, pour toi, sur le moule, emprunté chez nos précieux voisins, même s'il pleut sur mon visage et dans mes yeux en amande, je reste là, à t'attendre maman, ma vraie maman. Parce que attendre une heure ou deux, ce n'est rien comparé à dix-huit mois. Ta fille qui te nem. »

(Chanson : *Ma fille, mon aimée*, 2017)

Dans tes yeux en amande
le soleil s'est levé
Mon coeur je t'ai donné
avant que tu sois née.

Tes cheveux si noirs d'encre
s'envolent dans le vent
Tu cherches ton histoire
sans le vouloir vraiment.

Ma fille
mon aimée
ma douce exilée
ma fille
mon aimée
ma douce immigrée.

Tu es si aérienne
les rêves te conviennent
Te voilà italienne
ma belle magicienne.

Tu as pris mon passé
pour ta route retracer
Dans tes yeux en amande
le soleil a brillé.

Ma fille
mon aimée
ma douce exilée
ma fille
mon aimée
ma douce immigrée.

T'as choisi mes parents
les as rendus vivants
S'ils te voient d'où ils sont
je sais qu'ils sont contents.

Laisse là ta valise
tu peux te reposer
Comment te dire je t'aime
sans me mettre à pleurer.

Ma fille
mon aimée
ma douce exilée
ma fille
mon aimée
ma douce immigrée.

(À ma fille)

Laisse là ta valise. Un jour cette valise, tu la videras et tu choisiras toi-même comment tu la rempliras. Les moments, les photos, les odeurs, les souvenirs,tout ce qui est toi.

(Au public)

Moi dans ma valise toute cabossée, j'ai déposé le texte du spectacle, les photos, la vidéo, une boîte de saucisse zwan, un dictionnaire français-italien, un cd de Dalida, un tambourin, une pépite de charbon, la lettre de ma grand-mère, des tonnes de romans policiers, des chewing-gum à la chlorophylle, un manuel de déclinaison latine, les poésies de ma fille, ses dessins, et des pages blanches pour écrire encore et encore les rencontres, les aventures à venir, et tout l'amour à vivre.
Ça c'est ma valise. Et la vôtre ?





*Olivier
Ma*



théâtre
de la
parole

Lieu dédié aux arts du récit et du conte
7D rue du Rouge-Cloître | 1160 Bruxelles
+ 32 (0)2 736 69 50
www.theatredelap parole.be

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles,
et de la Commune d'Auderghem

Éditrice responsable : Christine Andrien | 2018

